

Carole Massé : *Journal d'un dernier voyage* : Poésie : Écrits des Forges : 2024 : 112 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Pour saluer la parution d'un ouvrage aussi beau, point n'est besoin de chercher midi à quatorze heures, les mots les plus simples suffisent. Mais suffisent-ils vraiment? Les épithètes laudatives paraissent parfois creuses et convenues. On se méfie du commentaire élogieux. Nous devons donc finalement nous résoudre à chercher midi à quatorze heures afin de remplacer une kyrielle de perles par des justifications claires dont le fondement sera explicité. Ce *Journal d'un dernier voyage* est une réussite. Voici pourquoi.

C'est à feu Jean-Yves Soucy qu'il est dédié. Durant trente-deux années, l'écrivain fut le compagnon de vie de la poète. Il est décédé à l'âge de 72 ans en 2017. Dans la dédicace qu'elle lui adresse, Carole Massé présente leur long compagnonnage en des termes qui éclairent le titre de son recueil, elle parle de trente-deux ans de voyage sur la Terre.

Le recueil comporte deux parties. Elles sont distinctes, séparées par une légère coupure temporelle qu'accompagne une autre coupure, cette fois-ci spatiale. La première partie s'intitule « Requiem pour deux ». Elle se déploie en cinq courts chapitres tous plus poignants les uns que les autres. Entendons-nous bien, nul pathos dans ces pages, mais une douleur exprimée avec un lyrisme contenu, bien qu'à fleur de peau. Tout justifie le titre de cette première partie. C'est qu'il y eut pour la poète un moment où les deux amoureux décédèrent. En rendant son âme, l'amoureux emporta avec lui celle de sa compagne. Elle resta seule, suspendue dans le temps, désormais immobile, sans vie réelle, dans « une maison sans portes ni fenêtres », évocation pourrait-on dire ici d'une certaine forme de cercueil. C'est au moment présent ou presque, dans la douleur vive et toute récente, suspendue au dernier souffle, à la dernière respiration agonique du mort, que s'écrivent les pages de la première partie du livre. Écriture au jour le jour, bien que non datée, journal donc de leur dernier voyage. De mars 2017 à octobre 2018, Carole Massé rédige ces premiers poèmes. Ils forment la partie la plus consistante du recueil, ses quelque quatre-vingts premières pages. Nous sommes alors avec elle, dans le quotidien de ses pensées, de sa tristesse. L'indicatif présent est le temps d'à peu près tous les verbes de cette première partie. Jean-Yves, bien que trépassé, n'a pas encore passé la barrière séparant le présent du passé. La poète lui parle : « Tu es vivant dans la pièce d'à côté. » Quatre fois, elle le répète : « Tu es vivant dans la pièce d'à côté. » Tout ou presque est écrit au présent, même la scène évoquée dans le poème où la docteure dévoile aux amoureux le diagnostic de la maladie dont souffre Jean-Yves. Dans ce poème intitulé « Nous attendons », il est question d'une « Porte ». La poète s'écrie : « Je ne veux pas rentrer de voyage! » Mais c'est là une fatalité : son « homme [est] / aspiré de l'intérieur / avalé par le grand vide / qui le gruge petit à petit / au visible. » Inévitablement, cette Porte en viendra à s'ouvrir.

Nous nous délestons de nos années
au bord de l'éternité.
nous atteignons la fin
de notre histoire ici-bas
annoncée par un appel
de l'autre côté d'une Porte.

Quand l'amoureux sera passé de l'autre côté, l'amoureuse restera seule avec son chagrin. Dans sa maison sans portes ni fenêtres, elle tentera d'écrire, et d'abord n'y parviendra pas. Rien n'aura plus de sens et les mots pour dire l'absence de sens sembleront eux-mêmes vides de sens. La poète est paralysée dans ce qu'elle appelle le « magma du Silence ». Elle veut « faire vivre » à nouveau son compagnon : « J'écrirai pour redessiner des chemins / sous tes pieds / de nouveaux orientés à ton regard. // Te garder au présent / dans tous les verbes / et chasser le passé. » Voilà qui exprime son besoin, son vœu le plus cher, écrire afin de maintenir au présent la présence de l'ami. Or, écrire s'avère au-dessus de ses forces : « Mais voilà. / Sous le poids du chagrin / même immobile / je perds haleine. // Mes cheveux se détachent / par touffes / que je réserve aux oiseaux / pour qu'ils tapissent leur nid. [...] Alors mes phrases chancellent / entraînant avec elles / l'édifice du langage / qui s'écroule comme / château de cartes. »

Voilà une impuissance qui, paradoxalement, se métamorphose en source d'inspiration, car l'écriture alors subit un appauvrissement qui justement l'enrichit. Ce sera avec « les pauvres mots / de tous les jours / de tous les amoureux » que la poète poursuivra l'écriture de son poème. Et que de beautés alors se déploient sous nos yeux ! Le chant rarement du poème savant atteint avec autant d'émotion le sentiment en le partageant aussi bien. Des poèmes par leur beauté séduisent, mais seuls les mots de tous les jours semblent parvenir à vraiment émouvoir. « Reste ! Reste ! » Ce vers que la poète répète une seconde fois, nous pourrions en déplorer la banalité. Ce serait ne rien comprendre à la force expressive qu'il déclenche. Les mots les plus simples, selon qu'ils surgissent ici, plutôt que là, donc à point nommé dans le texte, percutent et atteignent le mille de la cible, le cœur qui les reçoit vibrant alors en symbiose avec le cœur dont s'échappent ces cris, pleurs et douleurs.

Dans « Le magma du Silence », la poète déclare qu'une « écrivaine sans mots / est une écrivaine morte. » Voilà une mort qui s'ajoute à la première mort de Carole, je parle de la personne indissociable évidemment de l'écrivaine. Elle est morte au moment où l'autre s'en est allé. Et elle meurt à nouveau, étant incapable de lui redonner vie dans les mots de son poème.

De la première partie du recueil, nous retiendrons, j'allais dire : tout, absolument tout, c'est-à-dire des poèmes extrêmement touchants, bien que nulle sensiblerie pleurnicharde n'en soit la marque ; ce sont des poèmes fort variés, variations bien entendu sur un même thème, un même « je t'aime ». Oui, que de sensibilité ! La poète relate des scènes d'une tendresse infinie. Comme cet amour demeure grand au fil de ces poèmes ! Et serait-ce donc une si mince consolation que de se dire qu'au moins cela fut, alors qu'il eût pu en être autrement, de tels amours étant plutôt rares ? Donc, de cette première partie, nous retiendrons outre ses innombrables qualités, riches en émotions, le chapitre intitulé « État de choc ».

Dans ce chapitre, nous assistons au décès du romancier. La poète met l'émotion en valeur en recourant à des jeux typographiques, jamais gratuits, qui lui permettent de mieux l'exprimer, de mieux la communiquer. Ici, le caractère typographique fait l'objet d'une réduction ; là, il est au contraire accentué. Certains mots apparaissent en caractères gras. D'autres sont étirés, les lettres qui les composent étant séparées les unes des autres.

j e v e u x m o u r i r

De même, une absence de sens est mise en évidence. On voit les deux bras d'une parenthèse, distants l'un de l'autre, enclore du silence au centre de la page.

()

La souffrance est ici source d'inspiration. La poète lui doit les très beaux poèmes d'amour et de mort qu'elle a composés. Je dis « composés » car ce sont presque des chansons, tant certains nous émeuvent. Ces poèmes, outre leur valeur poétique et malgré l'indigence des mots dont la poète a souligné la vanité, ont le mérite de garder l'être aimé en vie, ne serait-ce qu'en imagination. Elle a beau déplorer avoir « perdu la voix / la capacité de rendre sur papier / la beauté de [son] homme », en fin de compte, elle y parvient tout de même.

Avec la seconde partie du recueil, plus courte, on assiste au déploiement d'un voile de blancheur, comme un suaire apaisant enfin posé sur la souffrance. La femme a quitté la maison de leurs dernières années de vie commune. Elle habite désormais un logement sans âme. Ce logement est en parfaite adéquation avec son sentiment, c'est qu'il « ne cache rien de [sa] solitude ». L'auteure met en parallèle les deux logis, celui d'hier — où elle a vécu avec lui, puis sans lui — et celui d'aujourd'hui. Elle recourt aux temps de verbe du passé. Dans les lieux d'hier, elle se sentait « désincarnée ». Elle écrit : « je ne trouvais racine nulle part ailleurs. » Le temps fait son œuvre. C'est avec une relative distanciation, laquelle se perçoit dans sa voix, que la poète évoque son chagrin. Si tout était sentiment dans la première partie, du concret s'immisce désormais dans le poème. La poète décrit le lieu ancien, le poème par moments se fait prose. Elle évoque un quotidien prosaïque dans la mesure où elle parle des gestes qu'elle posait là-bas, des repas frugaux qu'elle grignotait, de ses nuits passées sur la causeuse non loin de « l'urne de [son] aimé. » En se remémorant la douleur conjugulée désormais à l'imparfait, la poète la revit sans doute à nouveau. Chose certaine, elle nous y plonge à sa suite, elle qui traçait sur le papier des signes comparables, écrit-elle, aux « ballons d'oxygène d'une noyée. »

Dans sa nouvelle demeure une nouvelle vie peut dès lors commencer. Le recueil se termine avec ces mots.

Ici, je naîtrai une troisième fois.
Ici, je trouverai les mots
pour surmonter ma propre mort
courir sous le ciel et
éteindre le soleil.

Notice biographique

Daniel Guénette est né en 1952. Il étudie les lettres à l'Université de Montréal, puis enseigne la littérature au niveau collégial. En 2011, il prend sa retraite après trente-quatre années d'enseignement. Il renoue alors avec l'écriture qu'il avait cessé de pratiquer durant près de vingt ans. À La Grenouillère sont parus récemment *Vierge folle* (roman) ainsi que *La châtaigneraie* (poésie). *Le complexe d'Orphée*, un essai consacré à la poésie, est paru chez Nota bene à l'hiver 2023. En tant que critique, il tient un blogue littéraire (dedeblancbec.com) et collabore depuis peu au magazine littéraire Nuit blanche ainsi qu'à la revue Possibles.